

Compte-rendus

Exégèse

John P. MEIER, *Un certain Juif, Jésus. Les données de l'histoire*, 3 vol., Cerf, I. *Les sources, les origines, les dates*, 2004, 496 p. II. *Les paroles et les gestes*, 2005, 1344 p. III. *Attachements, affrontements, ruptures*, 2005, 752 p.

Lorsque le grand exégète protestant allemand Klaus Berger¹ décide de parler de Jésus d'une façon qui semble contrevvenir aux formes académiques, ses collègues néotestamentaires n'hésitent pas à écrire qu'il ne s'agit pas là d'un livre « scientifique » mais plutôt d'un *Jesusroman* qu'Umberto Eco aurait pu écrire !

On le voit, vouloir écrire une « Vie de Jésus » reste encore aujourd'hui, après deux-cents ans de recherche historico-critique, une entreprise risquée et difficile. Aussi peut-on être admiratif devant la qualité du travail effectué par John P. Meier qui arrive à exposer en un langage simple des questions souvent fort complexes. Quiconque voudra s'intéresser sérieusement à la vie et à l'enseignement de Jésus de Nazareth ne pourra désormais faire l'impasse sur ces ouvrages.

La quête du Jésus historique consiste d'abord à bien distinguer entre le Jésus « réel » et le Jésus « historique », c'est-à-dire le Jésus de l'historien. Dans son premier volume, Meier s'interroge sur les sources et commence une vie de Jésus (ses origines, son éducation, son statut social et familial).

1. Klaus BERGER, *Jesus*, Pattloch-Verlag, München, 2004, 704 p.

L'historien peut tenter sa reconstruction grâce au matériel historique que sont les livres canoniques du Nouveau Testament, les œuvres de Flavius Josèphe, les écrits d'auteurs païens ou les évangiles apocryphes.

Le deuxième volume analyse trois aspects fondamentaux du ministère de Jésus : Jean le Baptiste vu comme le mentor de Jésus, puis l'enseignement de Jésus sur le Royaume de Dieu, et enfin les miracles de Jésus. Dans le troisième volume, Meier présente Jésus le Juif dans ses relations avec d'autres Juifs et cherche à expliquer pourquoi il peut être considéré comme un Juif marginal dans le contexte religieux du Judaïsme palestinien du premier siècle. Le titre anglais de l'ouvrage *A Marginal Jew* reflète d'ailleurs parfaitement bien la réalité mystérieuse et multiforme du Jésus historique.

On attend encore la publication en anglais de ce qui devrait être le quatrième et dernier volume de cette enquête et qui aura pour thème « l'énigme que représentait Jésus et que lui-même était » : son enseignement sur la Loi, ses paraboles, ses titres ou auto-désignations et, enfin, l'énigme de sa mort.

Dans ces trois volumes déjà publiés, Meier fait preuve d'une grande maîtrise et sait exposer les données de l'histoire avec clarté. Son but n'est pas de faire dans le sensationnel (comme le *Jesus Seminar* ou les émissions *Corpus Christi*), mais de reconstruire la personne, les paroles et les gestes de Jésus avec la plus grande objectivité historique possible, sachant que cette objectivité est, selon la belle expression de Karl Rahner, « un but asymptotique ».

matique ». Il ne s'agit donc pas pour lui de faire œuvre de théologien et de proposer une théologie de Jésus comme ont pu le tenter les écrits de Donald Goergen ou d'Edward Schillebeeckx, mais d'aborder, d'un point de vue purement philologique et historique, les conclusions qu'un honnête historien peut présenter à partir des sources.

Certains lecteurs catholiques pourront s'étonner de voir que pour Meier, prêtre catholique, Jésus est né plutôt à Nazareth qu'à Bethléem (p. 151, vol. I) ; que les frères et sœurs de Jésus étaient de vrais frères et sœurs (« his siblings » dans l'édition originale), enfants de Marie et de Joseph, nés après Jésus (p. 203, vol. I) ; que la plupart des miracles dits de la nature (la marche sur la mer, la tempête apaisée, etc.) ne peuvent être considérés comme authentiques et sont des récits créés par l'Église primitive avec une intention théologique (p. 754, vol. II) ou que le *Tu es Petrus* de Mt 16,18 ne peut se comprendre dans la bouche du Jésus historique (p. 167, vol. III). Il s'agit pour Meier de présenter dans ses livres — qui, soulignons-le au passage, ont tous reçu l'*imprimatur* de l'Archidiocèse de New York — non pas d'abord la foi et l'enseignement de l'Église à laquelle il appartient, mais les conclusions d'une enquête la plus rigoureuse possible, conclusions qui pourront être acceptées aussi bien par un catholique, un protestant, un juif ou un agnostique, pourvu qu'ils soient tous d'honnêtes historiens.

Pour bien comprendre ses principes méthodologiques, la première partie du premier volume (pp. 27-123) sur les sources et les différents critères d'authenticité pour déterminer ce qui vient de Jésus ou toute la section introductive sur les miracles dans le deuxième volume (pp.

385-474) sont d'une importance capitale et devraient être lues par tout étudiant qui entre en théologie. Allant à l'encontre d'une certaine mode, Meier considère que les évangiles apocryphes ont peu d'intérêt historique et il n'hésite pas à affirmer que les évangiles canoniques sont, pratiquement, nos seules sources historiques. Pour distinguer ce qui remonte réellement à Jésus des dits et faits que lui ont attribués les premières communautés, Meier recourt à une lecture attentive des traditions synoptiques et johannique et les juge selon une liste de cinq critères d'authenticité : le critère d'embarras ; de discontinuité, d'attestation multiple ; de cohérence et, peut-être le plus novateur, le critère du rejet et de l'exécution. Meier insiste : « Un Jésus qui ne s'aliénerait pas les gens par ses paroles et ses actes, et en particulier les puissants, n'est pas le Jésus historique. » (p. 111, vol. I).

Le lecteur pressé pourra lire l'ensemble des ouvrages sans s'attarder sur les notes techniques que l'on trouve à la fin. L'étudiant ou le spécialiste pourra, lui, prendre le temps de les consulter et y trouvera d'utiles compléments bibliographiques pour sa propre recherche. Bien évidemment, un lecteur attentif relèvera quelques coquilles inévitables², mais on peut remercier les éditeurs pour cette belle traduction qui permet à un large public francophone d'avoir accès à cette œuvre majeure de l'exégèse contemporaine.

Marc LEROY, dominicain.

2. Ainsi p. 65, vol. I : où est passé l'appel de note de la note 32 ? et p. 389, vol. I, il faut remplacer, à la note 79, *NTS* 32 (1988) par *NTS* 34 (1988) (erreur qui était déjà dans l'édition originale !).

COMPTE-RENDUS

Jean DELORME, *Parole et récit évangéliques, Etudes sur l'évangile de Marc*, Cerf/Mediaspaul, Paris/Montréal, 2006, 326 p.

Quelqu'un voudrait-il enrichir ses connaissances sur l'évangile de Marc, ce livre n'aurait pour lui que peu d'intérêt. Mais veut-il *apprendre à lire*, ce livre fera mieux que l'instruire, il le nourrira. L'ouvrage rassemble 11 articles de l'auteur déjà parus en diverses revues ou contributions, une dizaine consacrés à l'interprétation de petites unités du récit de Marc, 1 ou 2 proposant sa pratique de lecture. Merveilleux maître en la matière, J. Delorme s'est appliqué jusqu'à sa mort en 2005 à l'étude de Marc dont il a fait son auteur favori. Né en 1920, professeur d'Écriture Sainte, il acquit tout d'abord une compétence hors pair dans le champ de l'exégèse historico-critique, de rigueur dans les Facultés universitaires. Autour des années 70, il participa à ce que P. Ricœur appelle le "tournant linguistique", qui l'amènera à pratiquer la méthode dite "sémiotique", dont il développera sans cesse les ressources (cf. son volumineux article *Sémiotique* dans le SDB). Puis, il centra peu à peu sa réflexion autour de *l'acte de lecture*, opération incontournable puisqu'elle précède toute méthode et procédure.

Que suppose l'acte de lecture et relecture des textes littéraires ? Tout d'abord, la reconnaissance obligée, mais souvent délaissée, qu'un texte est un texte, c'est-à-dire une construction de langage – lieu d'émergence et d'articulation du sens. A partir de là, l'A. distinguera, sans les séparer, deux types de lecture : "lecture dans l'histoire", "lecture dans le langage". La première met en valeur la dimension référentielle des récits. Effectivement, elle a pour objet l'histoire de Jésus et de ses premiers disciples, mais elle ne peut

retenir du texte que les informations vérifiables historiquement, ce qui la pousse à reconstruire jusqu'à l'excès un Jésus vraisemblable aussi, voire plus vrai que le Jésus des évangiles. A ce type de lecture vient en contraste la lecture dans le langage qui privilégie la dimension signifiante des textes. La signification prend en effet dans le langage une consistance propre, irréductible à celle d'un simulacre de la réalité. Parce qu'elle la déborde de tout côté. (Chacun sait qu'en peinture, un tableau – par ex. une Annonciation de fra Angelico - n'est pas l'image de l'événement, il signifie l'invisible). Le langage du texte demande donc un traitement spécifique.

On fera l'hypothèse que le récit engendre du sens en fonction des composantes narratives et sémantiques. L'analyse sémiotique s'emploie à démêler l'articulation innovante et singulière des termes inscrits dans le texte. Pour comprendre cette articulation, il ne suffit pas de connaître le sens des mots fourni par les dictionnaires, c'est-à-dire le code de la langue utilisée par le texte, sinon la lecture se ramènerait à un simple décodage. Un texte digne de ce nom engendre du neuf par l'usage qu'il fait des termes de la langue. Le difficile est précisément est de savoir *de quoi parle le texte*. Une évocation, hélas trop sommaire, du commentaire que fait l'auteur de *L'onction à Béthanie* le laissera pressentir. "Une femme vint avec un parfum de vrai nard, d'un grand prix ; brisant le flacon, elle le versa sur la tête [de Jésus]". "Parfum" est un signe de la langue français dont le signifié est socialement codé. Mais dans le texte, le mot est utilisé en relation avec le corps de Jésus. De *signe* il devient un *signifiant* d'un autre signifiant : l'ensevelissement du corps oint de parfum. C'est la lecture inattendue que fait Jésus à l'en-

contre du reproche de gaspillage fait par d'autres convives. Le texte invente une signification nouvelle par un jeu de rapports sans cause ni effet : "un parfum perdu pour un corps perdu". Ce n'est pas tout : entré dans la chaîne des signifiants qui traversent le corps de Jésus, on n'arrêtera pas la signification du parfum ; ce que la femme a fait ne sera pas répété, par contre on en *parlera* dans le monde entier – "partout où sera proclamé l'Évangile". La perte fait parler : au corps absent, au parfum répandu, se substitue l'heureuse Nouvelle, une parole à dire et à entendre, propre à interpeller le lecteur et à provoquer son écoute et son engagement. C'est ainsi que le récit, Évangile racontant l'Évangile, cesse d'être le simple produit d'une communauté du passé, pour susciter au long des temps de nouvelles communautés de lecteurs. Effet d'un contexte donné certes, mais capable de soutenir un autre contexte. Écriture disponible, le récit tout entier est suspendu à une instance d'énonciation - évangélique - qui n'appartient ni à l'auteur passé, ni au lecteur présent. A la voix venue d'ailleurs répond le silence de l'écoute.

On ne compterait pas les trésors accumulés par ce livre. Pour retenir encore un exemple, on se rapportera au chap. 5 (lecture de Mc 6, 14-29) qui analyse ce que les exégètes ont convenu d'appeler un "sommaire", c'est-à-dire un résumé de faits, ici de guérisons, sans autre intérêt que leur répétition. Pourtant aucun ne ressemble à rien, celui-là moins que d'autres. Si l'on prend les guérisons non seulement comme des *signes* de la bonté de Jésus, mais encore comme des *signifiants* arrivant au terme d'une chaîne de signifiants partant de la multiplication des pains, du retrait de Jésus sur la montagne, puis de la traversée de la mer, elles prennent une signification majeure, celle d'un

corps s'offrant à la multitude, et le commentaire ne met pas moins de 21 pages pour en décrire tous les ressorts. L'évangile de Marc cesse alors d'être ce récit populaire de faits et de gestes sans grande portée théologique qu'on a voulu dire parfois. Bien au contraire il garde en secret une puissante intelligence des enjeux du croire.

Ajoutons en terminant que ce livre offre un dernier avantage : celui de préparer à la réception du grand commentaire de Marc que l'auteur a laissé sur la table avant de mourir. Jean-Yves Thériault, présentateur brillant de notre livre, en assure la mise en forme, et la première partie de l'ouvrage paraîtra au premier semestre 2007. Les disciples, compagnons et auditeurs de Jean Delorme, ce guide en lecture biblique, espèrent de ces parutions que, parmi les disciplines bibliques, la méthode dite sémiotique sera tenue pour un moment obligé de l'interprétation des textes.

François GENUYT, dominicain.

Thomasz KOT, *La Lettre de Jacques. La foi, chemin de la vie*, Lethielleux, 2006, 281 p.

Cette étude de la lettre de Jacques se veut exhaustive dans son approche renouvelée, fondée sur la « *rhétorique sémiotique* ». L'auteur, néanmoins, s'en défend dans son introduction. Les pages de cette étude s'adressent en priorité à un lectorat ayant déjà une connaissance suffisante de la théorie linguistique, appliquée à la lecture de la Bible, dans les différentes pratiques d'analyse qu'elle a initiées. Pour juger de la pertinence de la méthodologie utilisée, si l'on veut admettre qu'il est impossible de séparer le fond de la forme, et de son adéquation avec le livre qui nous motive, il convient de se rappeler deux points de la définition de l'analyse rhéto-

COMPTE-RENDUS

rique, donnée par la Commission biblique pontificale (23 avril 1993). Celle-ci a pour objet de « mieux discerner la structure littéraire des textes et d'aboutir ainsi à une meilleure compréhension de leur message. » Je relève, plus loin, une question : « Ne risque-t-on pas d'attribuer à certains textes bibliques une structure rhétorique trop élaborée ? »

Ces deux observations, lisibilité structurale et rhétorique sans complaisance, au seul service du sens, guident notre découverte de l'ouvrage de T. Kot. Dit autrement : le structuralisme permet-il de mieux appréhender le sens profond de l'épître de Jacques ? la réduction du texte en ses composantes linguistiques (termes initiaux, finals, parallélismes, oppositions, symétries), permet-elle de reconstruire, en bout de parcours, un tout vivant et dynamique, porteur de la vérité de l'Évangile, pour réconcilier la foi et les œuvres... ou faut-il admettre qu'il n'y a jamais eu, en réalité, de séparation véritable entre les deux termes ? Nous-nous trouvons, ainsi, dans la perspective d'établir un lien consubstantiel, rendu plus clair, entre les œuvres et les actes, préoccupation de Jacques. Tout ce processus se déroule au cœur du texte de la Lettre elle-même, corroboré et étayé par l'ensemble des textes porteurs de la Parole de Dieu, tels que lus dans la Bible, premier et second Testament.

Pénétrons dans l'ouvrage lui-même. Nous observons que les planches du texte de Jacques, réécrit et visualisé par notre auteur, seront une aide précieuse pour le lecteur chercheur, qui veut se pénétrer du sens originel. Le commentaire qui accompagne la « composition » concernera seulement les grammairiens. Le « contexte biblique » qui suit, nous raccroche au sens élargi. La partie « interprétation » établit le lien entre le décou-

page linguistique initial et la recomposition du texte dans ses parcours globaux.

Nous sentons bien que notre intérêt se concentrera, non sur l'aspect purement linguistique et rhétorique du document (« composition »), approche première de la découverte, mais sur un deuxième niveau d'analyse (« contexte biblique » et « interprétation ») plus littéraire, car dégagé de sa gangue technique. Nombre de points viendront clarifier une lecture première de l'épître, parfois, nous semble-t-il, infondée ou, peut-être, de peu de pertinence sémantique et à la « rhétorique trop élaborée ». Mais, tout ce qui touche à la « foi », dans ses rapports avec les « œuvres », nous pousse à une remise en question personnelle, de type historico-critique ou purement littéraire, traditionnel, et à considérer une évolution des points de vue, inévitable et heureuse, depuis la réforme de Luther. Nous avons, ainsi, pris nos distances avec l'« épître de paille » du Réformateur, pour la considérer en profondeur et permettre au fond de rejoindre la forme.

Se pose, néanmoins, une question inévitable. N'y a-t-il pas, dans le regard que le théologien polonais porte sur Jacques, une forme d'antinomie, qui place le destinataire, le lecteur, dans une position inconfortable, qui perdure de la page introductive aux derniers mots de la conclusion : « Jacques et Paul ne s'opposent pas, ils sont complémentaires. » ? Nous avons le sentiment de n'avancer dans la réflexion que par le texte et dans le texte, et voici que nous sommes renvoyés à des référents normatifs extérieurs. La polémique sur la foi, avec ou sans les œuvres, qui avait été évacuée par la porte est de retour par la fenêtre. Voilà l'histoire religieuse et la personnalité de l'auteur possible de l'épître qui ressurgissent, chargées d'idéologie entre « christo-

centrisme » et « œcuménisme », sans parler, cela va de soi, d'une conclusion qui déborde le fil de l'analyse, et réintroduit au forcing, le dilemme entre les deux termes du débat. Etrange objectivité où le compromis devient compromission, Paul restant le seul critère de vérité, et non la Parole globale, au nom, sans doute, d'un œcuménisme d'actualité, qui conduit au sous-titre contestable, me semble-t-il, de l'ouvrage.

Ces réserves faites, la référence au contexte biblique permet de clarifier des mots-clé tels que *épreuve*, *tentation*, dans leur rapport avec d'autres, comme *adversité*, *persécution*, *séduction*... D'autres textes, en écho, résonnent avec celui de Jacques, de la Genèse à l'Apocalypse. Cette lecture transversale, parcourant une pensée unique, épouse les temps et les lieux et confère à l'ouvrage de T. Kot, ainsi relu, densité et polyvalence. Il n'est pas à lire de façon linéaire, mais se consultera avec profit lorsque le lecteur cherchera à repenser, en termes contemporains, la Lettre d'un « *esclave de Dieu* ».

Olivier LONGUEIRA

Patristique

Encyclopédie Saint Augustin, La Méditerranée et l'Europe IV^e – XXI^e siècle, sous la direction de Allan D. FITZGERALD, éd. Française sous la direction de Marie-Anne VANNIER, Cerf, 2005, 1489 p.

Quatre cent soixante-cinq articles, des tables analytiques et bibliographiques, des sommaires, des index... La parution de cette encyclopédie est un événement théologique. Il aura fallu quatre années à Marie-Anne Vannier, de l'Université de Metz, pour mener à bien, avec une équipe de vingt-cinq spécialistes français, la traduction et l'adaptation de la somme

d'Allan D. Fitzgerald. La version d'origine américaine est complétée par des articles empruntés aux éditions espagnoles et italiennes. Cette édition française comporte un article supplémentaire sur le « cœur ». Un article sur Blaise Pascal aurait été également opportun. Les bibliographies ont été adaptées à un public francophone.

Cette encyclopédie est un parcours total à travers l'histoire de la théologie. Il intéressera les historiens comme les lecteurs soucieux de l'intelligence de la foi et de sa grammaire. Quel meilleur guide à travers les siècles de la pensée chrétienne occidentale peut-on trouver qu'Augustin ? Le sous-titre « la Méditerranée et l'Europe IV^e – XXI^e siècle » est donc amplement justifié. Dans ces 1500 pages, on trouve aussi bien Kierkegaard que Hannah Arendt, l'avortement que les loisirs, le *filioque* que le fameux « Aime et fais ce que tu veux » du *Commentaire de la première Lettre de Saint Jean*.

L'un des attraits de l'encyclopédie, c'est qu'elle donne un enseignement précieux sur le mystère de l'Eglise. Hans Urs von Balthasar n'écrivait-il pas que le thème de l'unité de l'Eglise était central dans la théologie d'Augustin ? L'article « Eglise » est à lui seul un court traité, clair et dense. Il montre comment Augustin est à la fois pragmatique dans son acception d'une Eglise humaine, et profondément mystique dans sa vision de l'Eglise comme corps du Christ.

On espère que les Ed. du Cerf nous offriront prochainement un encyclopédie identique sur Thomas d'Aquin, aussi didactique et synthétique, aussi rigoureuse et stimulante pour la (re)découverte des géants de la sagesse divine.

Philippe VERDIN, dominicain.

Théologie

Pierre GIRE, *Maître Eckhart et la métaphysique de l'Exode*, Cerf, « Patrimoines chrétiens », 2006, 420 p.

Un grand livre nous est ici proposé par Pierre Gire, présentation limpide de la métaphysique eckhartienne, approche philosophique de l'expérience de Dieu. En centrant sa lecture de maître Eckhart sur le commentaire de l'Exode, il donne également accès à une part majeure de l'œuvre latine qui n'est pas encore traduite en français. On connaît bien maintenant, à travers plusieurs traductions françaises les sermons et les traités qui forment l'œuvre allemande. Mais les commentaires de l'Écriture et les quelques questions théologiques de l'œuvre latine n'ont fait l'objet que d'une traduction partielle, en panne depuis de longues années. Nous attendons donc avec impatience, en complément de cet ouvrage, la publication de la traduction intégrale du *Commentaire de l'Exode* par P. Gire qui est en préparation.

Trois grandes étapes structurent le parcours. Dans la première, l'attention est portée sur le mouvement du langage dans le commentaire scripturaire d'Eckhart. Trois ordres de langage y sont en effet en articulation permanente : celui de l'Écriture sainte, celui de la théologie et de l'anthropologie, et celui de la métaphysique et de la mystique, fortement marqué par ses sources néo-platoniciennes. La seconde étape, plus difficile, présente le cœur du mouvement métaphysique eckhartien : le dynamisme de l'absolu-principe, dans son articulation avec l'Être, l'Un et l'Intellect. La troisième étape étudie l'expression mystique de la métaphysique eckhartienne dans les rapports de l'âme au Verbe et la percée qu'elle est amenée à opérer dans la Dêité. Bien des choses seraient à souligner dans l'enseignement précis et

très structuré qui est ainsi donné, et il serait tout à fait illusoire de tenter de le résumer ici. Soulignons juste trois notes qui caractérisent, discrètement, la position de ce livre au milieu de l'abondante production actuelle sur Eckhart. On pourrait les synthétiser, de manière un peu provocante, en disant que Pierre Gire lit Eckhart sans faire abstraction du fait que celui-ci était un théologien chrétien...

En mettant en valeur la place considérable accordée par Eckhart à l'Écriture, P. Gire souligne que le caractère implicite de nombreuses citations, et la lecture allégorique parfois déroutante pour le lecteur moderne ne doivent cependant pas occulter la pratique du Thuringien qui est, en bon maître en théologie, de consacrer l'essentiel de ses efforts à commenter l'Écriture. Bien souvent, fascinés par quelques rapprochements avec des enseignements issus de traditions extrême-orientales, nos contemporains en viennent à lire Eckhart comme s'il n'avait qu'un rapport épisodique, voire désinvolte à la Bible.

De même, à la fin de l'ouvrage, P. Gire met très bien en valeur la place centrale accordée au Verbe incarné dans la théologie et la mystique eckhartienne. Ici encore, le lecteur peut ignorer le rôle essentiel de l'Incarnation, clef de voûte du propos sur l'union de l'âme avec Dieu, car Eckhart ne développe pas autant que d'autres auteurs spirituels la contemplation de l'humanité du Christ ou de sa Passion. Mais il y fait cependant souvent allusion, et d'une manière particulièrement forte. C'est parce que le Verbe s'est fait chair que nous pouvons oser envisager entrer dans l'Un, nous jeter en Dieu, être Un avec Dieu.

Enfin, on trouvera à plusieurs reprises dans ce travail de haute qualité une réflexion sur le rapport d'Eckhart au langage,

mettant en valeur à la fois le talent littéraire du prédicateur qui sait stimuler l'intérêt de son auditoire au cœur des raisonnements les plus spéculatifs et la portée théologique de son rapport au langage. Convaincu que le langage humain est inapte à saisir Dieu, Eckhart ne s'interdit pas de parler, mais introduit dans son propre discours la critique du discours : d'habitude je dis ceci, aujourd'hui je dis autrement...

Bien souvent, les études philosophiques sur Eckhart ne sont accessibles qu'à des spécialistes et donnent la fâcheuse impression d'être encore plus difficiles à lire que le texte du maître rhénan. L'auteur fait ici preuve d'une sobriété et d'une clarté d'exposition qui permettent de le suivre, non pas sans efforts, certes, mais sans lassitude. Les choses sont dites avec précision, fondées sur de nombreuses citations du texte eckhartien, mais sans développements inutiles ni néologismes fastidieux. Ce livre n'est donc pas à recommander pour une première approche de maître Eckhart, mais il rendra un immense service à ceux qui ont déjà une certaine familiarité avec les sermons allemands et qui ne peuvent s'aventurer dans l'œuvre latine faute de traductions et surtout faute de guide.

Jean-Marie GUEULLETTE, dominicain.

Henri de LUBAC, *Résistance chrétienne au nazisme*, Cerf, 2006, 773 p.

Avec ce trente-quatrième tome des « Œuvres du Cardinal Henri de Lubac », dont le titre associe les deux textes les plus importants qui y sont rassemblés, un article datant de 1942, « Les fondements religieux du nazisme et du communisme », et un ouvrage publié en 1988, *Résistance chrétienne à l'antisémitisme*, c'est l'histoire d'« années terribles »,

comme le dit lui-même le jésuite, ainsi que son engagement de résistant qui nous sont donnés à connaître.

Nous devons l'édition de ces « écrits de guerre » à Renée Bédarida, dont la préface, les introductions et les notes apportent un grand nombre de références et de précisions, notamment sur les circonstances de rédaction. Publications autorisées, conférences presque privées ou articles anonymes, les textes présentés, certes, sont de nature très différente, mais ils s'inscrivent tous dans un véritable combat, une résistance spirituelle menée en particulier contre le national-socialisme. Occupant une place toute privilégiée dans l'œuvre du P. de Lubac, ces dix-huit articles manifestent une réelle volonté du théologien d'agir au cœur du monde intellectuel, au sein de l'Église et, plus largement, dans la société tout entière.

« L'idée de témoignage et l'idée de vocation, écrit-il, sont sœurs. Que chacun témoigne selon sa vocation. » C'est ainsi qu'il a l'audace, dès les premières années de l'Occupation, de mettre en garde ses contemporains contre la menace conjointe du marxisme et du nazisme. Pour la foi chrétienne, ce dernier est particulièrement redoutable, puisque la confrontation des deux idéologies aboutit à l'identification d'un néopaganisme nazi, dont l'existence ne dépend que de la disparition de toute autre religion, et qui suppose donc un antichristianisme.

C'est dans la même intention de témoigner, mais avec un recul de près de quarante ans, qu'est rédigé *Résistance chrétienne à l'antisémitisme*. Ce récit de souvenirs est à bien des égards éclairant : l'activité clandestine des *Cahiers* et *Courriers du Témoignage chrétien*, les rapports entretenus avec l'Église officielle, la figure du Cardinal Gerlier y sont

COMPTE-RENDUS

mentionnés en détail et les propos de l'auteur confrontés à ceux d'autres témoins et aux recherches d'historiens.

Voilà un livre qui, en soulignant l'activité de résistance d'un grand théologien, mais aussi celle d'intellectuels et de gens d'Église, apporte des preuves auxquelles il ne serait pas inopportun de prêter attention, lorsque l'on évoque le rôle assuré par l'Église et ses membres dans le dernier conflit mondial.

Jérémy DELMULLE

Joseph MOINGT, *Dieu qui vient à l'homme*, tome 2, *De l'apparition à la naissance de Dieu*, volume 1, Cerf, 2005, 468 p.

On se souvient peut-être du premier volume et de sa densité philosophique. L'auteur avait voulu parcourir l'histoire de la philosophie moderne pour voir comment élaborer un langage audible sur Dieu et pour profiter finalement de la nécessité - où les théologiens se trouvaient conduits par la critique - de revenir à une théologie davantage christocentrée. Il s'agissait donc de prolégomènes, et avec ce premier volume du second tome, nous entrons dans le vif du sujet, qui est le dévoilement du Dieu trinitaire dans la chair du monde, dans la patience de l'histoire, et le respect de la liberté humaine.

À part quelques remarques essentiellement axées sur la phénoménologie de Merleau-Ponty, ce volume quitte le terrain ardu d'une histoire de la philosophie pour explorer celui d'une théologie, qui, pour être plus accessible, n'en demeure pas moins audacieux.

C'est en effet à une conception originale du rapport entre le temps et l'éternité que l'auteur nous invite, de façon à sortir des impasses d'une conception qui fait de l'histoire (et du temps traversé par le Christ) une parenthèse dans l'éternité. Tel

qu'il se révèle en Jésus Christ, Dieu dit son être-pour-nous et le « distribue en lui-même tel qu'il se communique à nous » (p.103).

La distance prise avec une ontothéologie qui pose l'éternité de Dieu comme une perpétuité de l'identité à soi-même permet d'accueillir avec une plus grande cohérence la révélation faite en Jésus Christ d'un Dieu qui est sa donation. Ce qu'on appelle l'économie du salut ou déploiement de l'apparition de Dieu dans l'histoire n'est plus simple opération *ad extra*, mais est l'être même de Dieu. La réflexion se situe ainsi dans le prolongement du débat autour de l'identité réciproque posée par Rahner entre Trinité de l'économie et Trinité immanente (cf. p. 112-122).

Une fois intégrée cette rupture épistémologique, l'auteur peut nous emmener dans de profondes réflexions sur l'histoire du dogme et de la théologie. La liste est longue de toutes les questions ainsi éclairées d'une lumière nouvelle : prédestination, péché, conscience, création, mal, tradition, foi, kénose, personnalité de Jésus, rédemption,... vastes champs traversés avec élan et susceptibles de longs débats.

Mais le plus important est qu'il nous emporte dans une méditation du kérygme avec des accents parfois véritablement jubilatoires, où la plus haute spéculation devient source de contemplation et d'amour, louange d'action de grâces pour le mystère de l'amour divin entrevu.

Notre longue attente de ce volume n'aura donc pas été vaine, et nous espérons proche la parution du dernier volume, consacré à la manifestation de la révélation dans l'Église et qui ne manquera pas d'être lucidement critique et prospectif.

Jean-Etienne LONG, dominicain.

Nicole JEAMMET, Eric GAZIAUX, André WÉNIN, José REDING, **Le mal. Qu'en faire ?**, Bruxelles, Lumen Vitae, coll. Trajectoires, 2006, 133 p.

Voici un petit ouvrage dont la banalité du titre (mais comment faire autrement ?) ne doit pas décourager la lecture. Quatre solides contributions – série de conférences organisée à Louvain-la-Neuve – apportent des éclairages convergents sur l'insoluble énigme du mal, ici essentiellement du mal moral.

Une approche rigoureuse de la culpabilité est d'abord conduite par Nicole Jeammet d'un point de vue psychanalytique appuyé sur les récits de l'*Exode* relatifs au personnage de Moïse. Puis Eric Gaziaux, du point de vue de la morale fondamentale, s'attache à retenir le positif de la conception augustinienne, à la nourrir des réflexions de philosophes et théologiens contemporains et à en déployer la dimension théologique.

Comme il fallait bien en venir aux chapitres inauguraux de la *Genèse*, André Wénin développe une analyse fouillée et nuancée, synthèse de ses nombreux articles sur la question (référéncés p. 65, note 1) : une fois dégagées les clés contenues dans les chapitres 2 et 3, l'auteur en éprouve la fécondité en explorant quelques figures majeures des générations suivantes. Rarement réalisée, cette extension de l'enquête semble pourtant aller de soi si on veut prendre une intelligence biblique qui ne soit pas trop incomplète de la présence et de la contagion du mal dans l'histoire de l'humanité, et en particulier du « péché originel ».

Car c'est bien de ce *theologoumenon* qu'il s'agit plus ou moins explicitement depuis le début de l'ouvrage et que José Reding prend à bras le corps. Après une mise au point sur ce que devrait être le bon rapport des catholiques avec le dogme, il

réintègre cette doctrine tant décriée dans la perspective plus large de plusieurs types de *logos*, le chrétien dialoguant avec le juif et le grec. Particulièrement éclairante est la mise en regard des trois visions du mal : l'une, tragique (de tendance gnostique), s'opposerait à celle de l'éthique (de tendance pélagienne) sur la part de responsabilité dévolue au sujet humain, tandis que la vision symbolique maintient en ce dernier la relation entre les pôles d'extériorité et d'intériorité du mal.

Voilà qui nous change des remises en cause abrasives ou des interprétations socio-culturelles qui ne font souvent que noyer le poisson. En effet, les unes et les autres tendent à considérer la doctrine du péché originel comme source ou symptôme d'une mauvaise culpabilité à dénoncer (certes, elle doit l'être pour autant que le fait est historiquement et psychologiquement avéré, et la tâche est interminable). De son côté, la réplique augustinienne aux pélagiens montrait déjà bien comment le refus de cette dimension de l'histoire du salut ne fait qu'établir l'existence et la permanence de ce péché, en réitérant la faute d'Adam : prétendre obtenir par soi-même ce qui ne peut qu'être reçu comme un don (*De natura et gratia*, ch. 27-29).

Penser sur cette ligne de crête entre dénonciation des effets culpabilisants et reconnaissance de ce que nous sommes devant Dieu, et agir en conséquence, c'est sans doute la seule manière chrétienne de faire avec le mal, autrement dit lutter sans illusion et sans désespérer.

Michel DEMAISON, dominicain.

Actualité ecclésiale

Charles DELHEZ, Jacques VERMELEYN, **Le Jésus des chrétiens**, coll. « Que penser de... ? », Namur, Éd. Fidélité, 2006, 128 p.

COMPTE-RENDUS

« Véritable *Harry Potter* pour adultes, le *Da Vinci Code* est le champion des *best-sellers* ... vingt millions d'exemplaires vendus... ». Succès équivoque : roman, mais à prétention de dire le vrai sur des points tenus cachés par l'Église officielle, ses « révélations » risquent bien de marquer nombre d'esprits, aussi crédules face à ces rumeurs que défiants vis-à-vis, non seulement des dogmes chrétiens, mais même de données purement historiques peu connues du grand public. Ainsi naissent de pseudo-certitudes dans l'opinion qui naïvement y voient vérité certaine.

Parmi nombres d'autres réfutations ou mises au point déjà parues, ce petit livre parviendra-t-il à rétablir de plus justes perspectives ? On voudrait l'espérer... Du moins se recommande-t-il par son sérieux, la mesure de ses jugements, la clarté de ses exposés.

Dans le premier chapitre, on trouve une réflexion sur l'étonnant succès du *Da Vinci Code*, les raisons de cet engouement et ce qu'il révèle des mentalités contemporaines en matière de « religieux ». Suit une série de rectifications touchant les erreurs historiques flagrantes du roman, données là pour des vérités longtemps dissimulées et enfin mises au net (ch. 2).

L'un des auteurs, J. Vermeylen, est exégète : les trois chapitres suivants lui sont sans doute largement redevables ; ils font en effet le point sur les quatre évangiles « canoniques » et sur les « apocryphes » récemment découverts ou retrouvés. De là on passe à une bonne présentation de la célèbre question du « Jésus de l'histoire » ; autrement dit, ce qu'on peut connaître avec assez de certitude historique de celui dont témoigne la foi des évangélistes. Vu la place donnée à Marie-Madeleine dans le *Da Vinci Code* : amante et épouse de Jésus, mère par lui d'un

enfant qui serait l'ancêtre de nos Mérovingiens (!), un autre chapitre précise clairement ce qu'on sait d'elle par les Synoptiques et l'évangile de Jean, et ce qu'en ont fait « apocryphes » ou pieuses élaborations – notamment la fusion en elle de trois femmes parfaitement distinctes. Et bien entendu, elle n'a rien à voir avec le Féminin sacré, la Grande Déesse préhistorique. C'est l'occasion d'une mise au point quant à la misogynie de l'Église en général et de saint Paul en particulier.

Enfin, les deux derniers chapitres présentent sobrement la foi chrétienne en la Résurrection de Jésus et sa reconnaissance comme Fils de Dieu, en prenant bien garde de marquer que le Mystère ne peut être démontré par des « preuves », mais qu'il sollicite l'adhésion libre par des « signes ».

La présentation typographique du livre est nette, donc sa lecture aisée ; la mise en page comporte de judicieux encadrés touchant les points techniques ; enfin, un jeu original de très brefs encadrés au fil du texte, s'ajoutant aux sous-titres ordinaires, aide à mieux saisir le déroulement de la pensée.

Soulignons pour finir l'intérêt de prolonger la réflexion proposée ici, en début et en fin d'ouvrage, sur le phénomène actuel de vogue médiatique et les traces ainsi laissées dans les mentalités : phénomène assez neuf, dont le *Da Vinci Code* est une parfaite illustration.

Bruno CARRA DE VAUX, dominicain.

Œcuménisme

Marie-Joseph LE GUILLOU, *L'esprit de l'orthodoxie grecque et russe*, Parole et Silence, 2006. 187 p.

C'est en 1961, après un séjour prolongé en Grèce, que le frère M-J Le Guillou publia

ce remarquable petit ouvrage. Depuis lors, plusieurs autres synthèses sur l'orthodoxie sont parues, notamment celles de Jean Meyendorff et de Kallistos Ware. Celle-ci garde cependant toute sa valeur, soulignée par le théologien Boris Bobrinsky dans la chaleureuse préface à cette réédition. D'abord comme témoignage œcuménique d'un catholique cherchant à comprendre une autre Eglise. Surtout par l'originalité de son approche : comme l'indique bien son titre, l'auteur n'entend proposer ni une présentation systématique de l'histoire, des institutions et de la doctrine, ni un panorama exhaustif de toute l'orthodoxie, mais plutôt faire pressentir ce qui fait la spécificité de l'orthodoxie byzantine.

L'ouvrage, rappelons-le, se distribue en deux parties : dans la première, l'auteur présente les fondements de l'idéal spirituel de l'orthodoxie autour d'une théologie patristique du Mystère, thème qu'il approfondira par la suite. Dans la seconde partie, présentant plutôt l'orthodoxie concrète, il évoque le fossé qui se creusa progressivement entre l'Orient et l'Occident, les renouveaux de l'orthodoxie et les perspectives de rapprochement avec l'Eglise catholique à la veille du Concile Vatican II.

Sans doute le monde et les Eglises ont-ils beaucoup évolué depuis quarante ans et l'on pourrait souhaiter des mises à jour de certaines sections ou de la bibliographie. Des nuances aussi dans certaines appréciations.

Malgré ces limites, on ne peut qu'être admiratif devant l'analyse de l'auteur qui excelle à faire sentir le climat propre à l'orthodoxie en donnant à son lecteur l'envie d'aller plus avant dans sa découverte. Un ouvrage à lire ou à relire au moment où vient de reprendre le travail de la Commission internationale de

dialogue entre l'Eglise catholique et les Eglises orthodoxes.

Michel MALLÈVRE, dominicain.

Histoire de l'Eglise

Étienne FOUILLOUX, *Une Église en quête de liberté. La pensée catholique française entre modernisme et Vatican II, 1914-1962*, Desclée de Brouwer (« Anthropologiques »), 2006, 325 p.

Il n'est plus besoin de présenter le professeur Fouilloux, qui s'est imposé depuis longtemps déjà comme un des spécialistes de l'Eglise française du XX^e siècle. *Une Église en quête de liberté* entraîne pourtant cet historien dans des directions nouvelles : une histoire intellectuelle et théologique, mais nourrie toujours de la connaissance des hommes, de l'évolution qui a mené de la « fermeture » de la crise moderniste à l'« ouverture » du second concile du Vatican. Projet courageux.

E. Fouilloux choisit de suivre principalement les développements du néothomisme promu par Rome en réaction au modernisme condamné en 1907, et la naissance et la structuration d'une opposition, puis d'un conflit entre les autorités romaines ou françaises et une brillante génération de théologiens. L'appel aux sources - bibliques, patristiques - a constitué en France le principal moyen d'un contournement du néo-thomisme officiel, mais les condamnations et les censures ont constamment perturbé la recherche, jusqu'à la première session du concile, en 1962, où s'amorça un bouleversement qui ne pouvait guère être prévu en 1958 encore.

La sympathie d'E. Fouilloux ne va pas aux autorités : cela est clair dès les premières pages. La dialectique de l'ouverture et de la fermeture contient implicitement une

COMPTE-RENDUS

appréciation positive et négative. Le vocabulaire employé vient quelquefois durcir cette appréciation. Mais le sérieux, le souci de nuance et de justesse avec lesquels les textes sont abordés donnent à l'ouvrage, au-delà de ces grondements d'humeur, un vif intérêt, et au lecteur un tableau plus mobile, plus complexe, que celui qui se présente d'ordinaire lorsqu'on évoque Chenu, Congar et de Lubac. Évitant les pièges du déterminisme et du moralisme, l'historien E. Fouilloux retrouve chez ceux qu'il étudie la raison d'être même de l'étude et de l'histoire : le libre service de la vérité.

Yves COMBEAU, dominicain.

Spiritualité

Bernard REY, *C'est toi mon Dieu. Le Dieu de Jésus*, Coll. « Épiphanie », Cerf, 2006, 189 p.

Un petit livre simple et chaleureux. Chaleureux : le ton est donné dès l'introduction, en forme de confession de foi enthousiaste en Jésus et au Dieu qu'il révèle. Un Dieu surprenant et par là souvent ignoré ou défiguré.

Simple, ce livre l'est par sa composition qui reprend, en six chapitres, le parcours des évangiles synoptiques (Matthieu, Marc et Luc) en en dégageant les grandes étapes : la venue au monde du Fils de Dieu né de Marie, le baptême reçu dans le cercle de Jean le Baptiste, la proclamation à travers la Galilée du règne de Dieu et l'autorité singulière du héraut qui s'y révèle – « Qui est-il, celui-là, pour parler et agir de la sorte ? » -, la Passion et la Croix, et enfin Pâque et la Pentecôte. Le dernier chapitre et la conclusion tirent les conséquences pour nous de l'aventure de Jésus : le visage de Dieu ainsi manifesté et la vie à laquelle invite cette révélation, vie dans la confiance au Père, mais non

moins dans la responsabilité qui incombe à notre liberté libérée et dynamisée par l'Esprit Saint.

La simplicité de l'ouvrage se marque aussi dans la clarté du style : l'auteur est un vieux routier, praticien de la théologie, entraîné à la fréquentation des Écritures comme à leur présentation à des auditoires variés au cours de multiples sessions, rencontres, sans parler des nombreux autres ouvrages à lui dus. Cela se sent à la façon dont chaque étape de l'Évangile est abordée : ni répétition ni abrégé trop littéral des épisodes ou paroles du texte, mais l'essentiel est dit de ce qui se passe là, présenté en un langage limpide et aisé à comprendre – ce qui est un petit tour de force : voyez par exemple les pages consacrées à l'événement de Bethléem (pp. 22-25) ou au Royaume – Règne de Dieu (pp. 51-56) ; ainsi encore le très beau chapitre « Dieu donné sur la Croix » (ch. 5, pp.93 sv.).

Je ferai pourtant une réserve sur la critique menée là, tout à fait dans l'air du temps, de la Toute-Puissance confessée de Dieu par le Credo (pp. 98 sv.) ; la proclamation de la foi vise « ...le Père Tout-Puissant, Créateur du ciel et de la terre... » : le Père, Créateur, auteur et donateur de la vie, ce qui donne un tout autre sens au mot « puissance ». Effacer celui-ci reviendrait à entériner le faux sens que l'on finit par reconnaître au terme, tant les puissants de ce monde l'ont perverti par l'exercice mortifère qu'ils en ont fait ; et c'est bien ce que dénonce la scène de l'affrontement entre Jésus et les fils de Zébédée (Mc 10,41-45, cité p. 99). Mais c'est là somme toute un point second, si pas secondaire.

La trame profonde de cette présentation de l'Évangile s'exprime en quelques mots : Paternité de Dieu face au Fils unique et, par le don de l'Esprit, face à nous tous. La

fréquence de ce thème est impressionnante : un Dieu qui nous rencontre, qui s'offre à nous ; et cela dans le quotidien le plus banal ; Dieu proche, donc simple de la simplicité de son Envoyé parcourant les chemins de la Galilée, au devant du peuple qu'on y croise, mais sans exclure éventuellement quelque nanti du genre de Zachée.

Le livre s'achève comme il a commencé, par une profession de foi, une prière d'action de grâce : « Merci de Toi, mon Dieu ! » - belle trouvaille, d'expression toute simple. Aussi bien *C'est Toi mon Dieu* peut-il servir tout autant d'initiation, de catéchèse pour qui cherche Dieu, que de livre de chevet pour la méditation toujours à reprendre de ces « essentiels » de la foi chrétienne.

Bruno CARRA DE VAUX, dominicain.

Jacques ELLUL, *La foi au prix du doute*, La Table Ronde, Réédition 2006, 328 p.

Il ne faut pas faire d'erreur sur ce titre provocateur. Il s'agit, pour l'auteur, d'instaurer un doute initial non sur Dieu, révélé à travers la parole biblique, seule vérité crédible aux yeux de l'auteur, mais sur l'homme lui-même, facilement abusé par sa culture religieuse, son éducation, sa vision politique ou économique du monde, les idéologies qui ont cours. Elles masquent une Vérité ultime sur laquelle nous n'avons que des lueurs, domaine de la foi dernière. Il nous faut vivre la foi dans l'urgence de notre présent immédiat, sur lequel nous avons prise, contrairement à ce que pourraient laisser penser certaines lectures du péché originel.

Nous restons, en effet, depuis la Genèse « image et ressemblance » de Dieu, toujours libres de nos choix que rien ne peut empêcher, sinon nous-mêmes. La foi n'a d'autre justification que l'amour premier de Dieu pour l'homme, appelé à

le lui rendre « selon les lois de son espèce ». Mais l'amour de la créature pour son Créateur ne peut se réduire à l'ego où à l'intérêt personnel. Il est du strict ressort de la gratuité réciproque. La créature, image de Dieu, aime alors « pour rien », loin de toute sagesse, de toute prétention intellectuelle et à l'écart de nos modernes techno-sciences.

La pensée de Jacques Ellul vient bousculer les idées reçues sur la foi, la croyance (qu'il distingue soigneusement l'une de l'autre), la religion, la révélation, la liberté, le christianisme, l'Eglise, ses structures, le pouvoir, le passé et le présent.

Ellul ne refuse pas la qualification d'« intellectuel » et la pensée anarchiste est proche de la sienne, même s'il s'en distingue. Sa foi est grande, mais paraît bien sévère pour les justes non-croyants (p.292). Et ne commet-il pas une erreur regrettable en dénigrant délibérément l'islam monothéiste (p. 71 & 192) ?

Si l'on parle toujours de lui aujourd'hui, c'est que son œuvre lui survit. Le qualificatif de « prophète » ou d'« idéaliste » qu'on lui accole, est plutôt une tentative pour se débarrasser d'un empêcheur de penser et de vivre en rond, selon nos croyances bien définies. Ce chercheur de lumière débroussaille le langage, pour le ramener à sa vocation : parler en vérité et non comme le « diabolos » biblique, le serpent illusionniste de la Genèse qui n'a de cesse de le pervertir en le gauchissant pour tromper. Il stigmatise toutes les institutions qui réduisent la vérité humaine, évolutive, dynamique, désordonnée et créative, en un système figé de préceptes. Les religions, rassérénantes, ont à voir avec la croyance et non avec la foi, qui se définit par la prise de risque. Il s'agit d'un devoir premier de responsabilité, liée à la liberté donnée par Dieu. Elle fait de

COMPTE-RENDUS

chaque homme véritable, une individualité originale.

Le parti pris de Jacques Ellul, ou sa direction de certitude, c'est Dieu, tel qu'il se révèle dans la Bible ; celui d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, celui de Jésus. Les religions, le christianisme en particulier, ont échoué, car elles n'ont eu de cesse de transformer la foi en « croyance » pour sauvegarder leurs prérogatives. Si la première rassemble et dicte notre conduite, la foi isole au contraire, car elle se veut écoute, déstabilise et pose des questions, sans jamais donner de solution définitive. Elle s'oppose ainsi aux sécurités dogmatiques rassurantes. Mais, tout ceci, l'auteur le résumerait volontiers d'un mot, celui de l'« amour » de Dieu auquel seul, l'amour actif de l'homme, est en demeure de répondre, gratuitement.

C'est dire la conversion, dans l'urgence, que nous devons opérer dans notre vie,

pour que le monde soit autre que celui de nos peurs informelles, individuelles et mondialisées. La démarche de la foi est existentielle, s'inscrit dans le doute sans cesse dépassé, dans notre aujourd'hui ; non pas dans la pensée fusionnelle, mais dans la diversité et l'individualité, qui se lie à d'autres individualités pour composer l'Eglise. Il s'agit d'innover par l'action, pour aller vers l'immuable car « *l'avenir est notre affaire* », pas celui de la politique, lieu du « démoniaque » par essence selon l'auteur (cf. p. 270 ss. « *La politique... c'est le Diable* » p. 277).

Le texte de Jacques Ellul est un « *cri* » de sentinelle qui veille. Comme Jonas auprès des Ninivites, il s'adresse aux lecteurs pour qu'ils entament leur dernier « Exode » en s'attaquant au réel présent.

Olivier LONGUEIRA

BULLETIN POUR L'ABONNEMENT 2007

Nom

Rue

Code postal Ville

Pays Votre numéro d'abonné(e)

	Ordinaire	Soutien
France	38,50 €	50 €
Etranger	45 €	60 €

Pour les quatre numéros, le supplément par avion est de 7 €.

Les abonnements de soutien permettent de servir la revue à des correspondants qui sont dans l'impossibilité d'en régler le prix.

L'abonnement 2007 vous donne droit aux n^{os} 273-276.

Pour se réabonner, on peut découper ce bulletin ou, plus simplement, joindre au chèque la bande d'envoi de ce numéro.

Libeller le chèque à l'ordre de *Lumière et Vie* sans oublier de noter le numéro d'abonné(e).

CCP Lumière & Vie 3038 78 A Lyon

IBAN : FR09 2004 1010 0703 0387 8A03 843 BIC : PSSTFRPLYO

Directeur de la publication : Hervé Jégou - Imprimerie BRAILLY - 69564 ST GENIS LAVAL/ Dépôt légal : 2271 - 4^e trimestre 2006 - Commission paritaire : N° 0909 G 85935